

Urgences



L'itinéraire désirant de Marie Bélisle

Marie Bélisle, *Nous passions*, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, coll. " L'instant d'après ", no 24, 1988, 81 p.

Hugues Corriveau

Number 16, March 1987

D.G. Jones : d'un texte, d'autres

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/025408ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/025408ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (print)

1927-3924 (digital)

[Explore this journal](#)

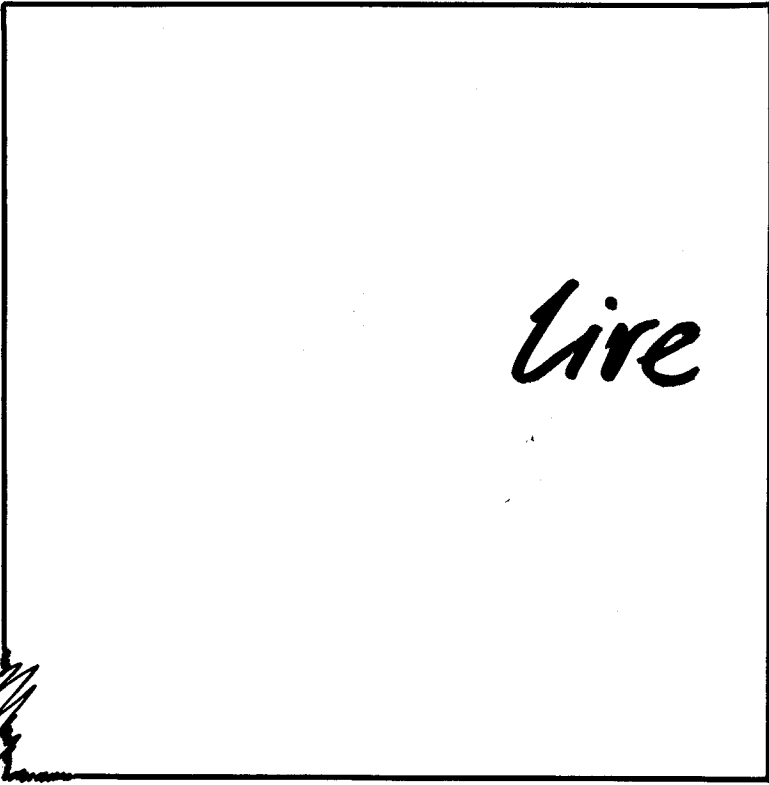
Cite this review

Corriveau, H. (1987). Review of [L'itinéraire désirant de Marie Bélisle / Marie Bélisle, *Nous passions*, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, coll. " L'instant d'après ", no 24, 1988, 81 p.] *Urgences*, (16), 95–96.
<https://doi.org/10.7202/025408ar>

Tous droits réservés (c) Regroupement des auteurs de l'Est du Québec, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>



Live

Erratum. Dans le précédent numéro (no 15, octobre 1986, p. 111), le nom de Paul Chanel Malenfant - auteur de la critique du livre de Madeleine Gagnon: **Les fleurs du catalpa** - a sauté au montage. Qu'il soit ici rétabli.

Marie Bélisle: *Nous passions*, avec quatre dessins de l'auteure, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, coll. «L'instant d'après», no 24, 1986, 81 p.

L'ITINÉRAIRE DÉSIRANT DE MARIE BÉLISLE

Il y a de ces titres qui nomment certains livres et qui, mieux que tout, définissent admirablement la trajectoire d'une oeuvre entière. Ainsi en est-il du titre que Marie Bélisle donnait à la deuxième partie de son premier recueil. D'abord «l'itinéraire», le voyage, la mouvance des choses, les déplacements de corps ou d'objets, comme énergie cinétique qui trouve chez elle une sorte d'accomplissement obsessionnel, ensuite cette tension, cette pulsion «désirante» qui se manifeste à toutes les pages dans cette oeuvre encore courte mais qui a déjà su imposer des pistes, des lieux d'inscription. Marie Bélisle semble suivre à la trace ces deux mots comme deux sémaphores afin d'en arriver à nommer certaines géographies, afin de parvenir au corps de certains sujets.

Après l'itinéraire, voici le **passage** qui à la lettre met en relief cet incessant déplacement de l'auteure, déplacement entendu dans tous les sens puisque, ici, rien jamais ne semble certain. **Nous passions** comme si le «nous» avait, avec ses «passions», trouvé le pluriel et des lieux et des jeux amoureux. Passions concertantes quand, dans l'orbe toujours relatif de l'oeil, l'auteure ne cesse de chercher la géométrie la plus sûre, la plus rassurante qui enfin lui donnerait l'aire pour s'arrêter. Dans l'impulsion agitée où l'auteure ne cesse de bouger, s'épèlent ainsi certains mots: «Air mail» (question d'accentuer le déplacement des langues, des correspondances), «Treize textes en forme de départ» (question de bien manifester qu'on ne saurait ici s'arrêter longtemps), «Point de fuite» (question finalement de voir au bout de la ligne l'infinie ouverture du sens comme de la vision). Voilà nommées trois des parties qui constituent ce recueil, restent «Le lièvre bleu» (ou l'animal étourdi qui croit battre la lenteur à son propre jeu et qui, ici, se retrouve noyé dans la couleur sidérale ou aquatique) et «Post-scriptum» (ou l'ajout, ce qui jamais ne met tout à fait fin à la lettre, au recueil, aux correspondances aériennes). Donc, cinq parties à ce recueil de «passions», cinq doigts de la main, cinq lieux mobiles pour espacer, tant bien que mal, certaines thématiques.

Et ces thématiques sont récurrentes chez Bélisle puisque dans ses deux recueils nous retrouvons ces mêmes réseaux qui s'établissent entre les «corps», la «nourriture», les «voyages», les «couleurs» et les «saisons». Je ne retiens ici que l'essentiel de ce qui semble fondamental pour Bélisle. Mais voilà où le critique s'étonne. Que vient faire chez elle une thématique aussi désuète alors que la forme même des textes cherche à s'articuler selon une économie toute moderne? Qu'est, par exemple (et je vais suivre volontairement le déroulement du recueil), cette invraisemblable indigestion de couleurs qui «mignardisent» par ailleurs l'ensemble du recueil:

«sels d'argent» (p. 9), «noir et blanc» (p. 9), «verres noirs» (p. 11), «l'or» (p. 12), «bleu noirci» (p. 13), «cercle d'argent» (p. 21), «portion d'olivine» (!) (p. 21), «si bleu si bleu» (p. 23), «un chat beige» (p. 25), «orange» (p. 28), «roux» (p. 30), «chemin noir balisé de turquoise» (p. 31), «bruit rose» (p. 33), «le blanc» (p. 51), «la nuit en blanc sur fond vert» (p. 61), «blanche/ quelle mort» (p. 62), «l'onde rouge» (p. 63), «noire/la ligne/entre les écarlates» (p. 65), «la photo/noire et blanche» (p. 71), «ce pays violet» (p. 72), «les interstices/turquoises ou pêches» (p. 72), «sous la peau/soudain/pourpre» (p. 74), «comme un petit fruit/carmin» (p. 74), «la mèche dissidente blonde» (p. 76)?

Je ne crois pas que tout cet enjolivement serve en quoi que ce soit le propos de l'auteur. Il s'agirait plutôt de voir là une concession à la beauté dite poétique.

Il vaut sans doute mieux retenir que Bélisle, quand elle tente de cerner ses propres désirs, quand elle veut en traduire l'obsession, trouve la sobriété d'une écriture parfaitement efficace.

moi
j'en suis sûre peut-être
j'irai bien devant
j'irai bien
devant les traits des géographes

Cette volonté de parvenir à arpenter son propre territoire, cette tension qui mène l'auteur à vouloir aller «où se définit le champ du désir inductif», voilà sans doute ce qui la rend la plus originale. Et la question qu'elle se pose à elle-même trouve dans l'incertitude qu'elle manifeste toute la nervosité de cette écriture:

cassera-t-elle à peine trop
faible
à peine trop pour l'attraction
le désir cette vertèbre déjà presque
fêlée par la tendresse lourde

Quand elle propose au lecteur ce rythme hachuré, ces hésitations dans l'écriture, elle parvient à donner à sa voix la dimension déjà présente d'une auteure qui, de «passions» chargée, «nous» rejoint profondément.

il subsiste	malgré nous
d'est en ouest	et inversement
quelque odeur	dans le tissu des kilomètres
obstinément désirante	comme une planète
habitée	appelant quelqu'un
jusqu'au cœur	qui tressaille

Et c'est là, quand l'auteure multiplie, comme dans ce texte des «Post-scriptum», les lectures possibles, la forme même du poème, qu'elle affirme le plus clairement qu'elle sait, malgré tout, «saisir le moment où l'oeil passe».

Hugues Corriveau

Michelle Dubois: *Prendre corps*, Rimouski, Édi-teq, 1986, 80 p. (Prix littéraire des Associés 1986)

Malgré le nombre imposant de feuillets, de brochures, de revues et de recueils qui, chaque année, sont publiés au Québec et qui aspirent à être considérés comme des objets poétiques, on est forcé de dire que la poésie est bien rare aujourd'hui. Écrire, à notre époque, dans notre société férue de spécialisation, est devenu un «métier» exclusif et chaque cénacle obéit aux règles de quelques censeurs intraitables qui contraignent leurs disciples à ressasser sans cesse les mêmes vieilles nouveautés.